

## Esther Morère Diderot \*

Tout d'abord, je remercie le Conseil de direction de m'avoir permis de participer à cette lecture de l'« Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* ». C'était pour ma part un passage important en ce temps de vie que d'y insuffler un rebond, stimulant et vivifiant.

Je m'arrêterai déjà sur le terme « introduction », qui diffère de celui, plus souvent employé par Lacan, de préface (« Préface à l'édition des *Écrits* en livre de poche », « Préface à une thèse », « Préface à *L'Éveil du printemps* », « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* »...). La préface, venant du latin *prefaetio*, préambule, est un texte placé en tête d'un ouvrage, le présentant, le recommandant aux lecteurs. Ici, à l'égard des lecteurs, allemands, il fait le choix du terme d'introduction, qui dans son étymologie renvoie au mot latin *introductio*, « fait d'introduire », ou encore « action de faire pénétrer dans un milieu ». Nous pouvons alors le percevoir comme un terme plus fort. En effet, Lacan s'adresse ici au lecteur allemand, et ce n'est pas sans lien à ce qu'il nous dira quelques semaines après au congrès de l'École freudienne de Paris à La Grande-Motte : « En 48 heures j'ai craché quelque chose [...] je l'ai lâché à la première rédaction <sup>1</sup> [...]. » Il s'agit d'une manière de faire, dans la hâte, qui viserait à produire une essence plus concentrée. Lacan a probablement voulu ou espéré atteindre ce public allemand, comme il le souligne, « parce que pour ce qui est du bon sens, le sens sous la loi duquel nous sommes tous, ce bon sens, le sens critique, on peut dire qu'ils en étaient les plus nobles représentants ! Tout le monde sait ce que ça a donné, ce qu'ils s'efforcent d'oublier pour l'instant <sup>2</sup> ». Ici, Lacan évoque la catastrophe de la Shoah, la Solution finale, celle de l'horreur arrivée à son terme, où la jouissance a pris totalement le pas sur le savoir, où le Mal et la jouissance ont partie liée. Dès lors, ne peut-on pas relever qu'il enfonce un peu plus le clou pour ce public vierge, avec l'espoir d'y provoquer une accroche, une entaille ? En espérant qu'elle pourra somme toute leur être profitable au vu de l'histoire, de leur histoire, à laquelle il faudra bien se confronter.

Je partirai donc de certains passages du travail qui nous anime et qui m'ont paru fondamentaux.

1. *L'expérience d'une analyse livre à l'analysant le sens de ses symptômes*<sup>3</sup>. Lacan poursuit en utilisant le terme d'*analysant*, qui aurait eu tant de succès auprès des orthodoxes, parce qu'ils s'en saisiraient pour avouer que leur désir dans l'analyse, c'était de n'y être pour *rien*... Lacan critique la position des orthodoxes autour de leur propre désir, qui ne serait pas questionné, voire serait éludé. Déjà en 1956 il critique, durant l'âge d'or de la psychanalyse, les psychanalystes de l'*ego psychology* qui usent et abusent des « métaphores du compact » dont ils raffolent : « l'affect, le vécu, l'attitude, la décharge, le besoin d'amour, l'agressivité latente, l'armure du caractère et le verrou de la défense<sup>4</sup> ». On retrouve toute cette terminologie au sein de l'IPA (International Psychoanalytical Association), où les fantaisies psychologiques vont bon train pour culminer vers celle de l'identification au moi fort du psychanalyste. Le moi serait fort... *Quid* du désir de l'analyste ? S'il s'agit du muscle du moi... Or si Lacan invente ce terme d'*analysant*, avec ce changement du participe passé au présent, c'est pour soutenir une tout autre optique et mettre l'*analysant* au centre du processus de l'analyse mais pas sans l'analyste ; ici le couple *analysant-analyste* est posé, il nous renvoie au transfert et à ce qu'en dit Lacan : « C'est pourquoi derrière l'amour dit de transfert, nous pouvons dire que ce qu'il y a, c'est l'affirmation du lien du désir de l'analyste au désir du patient. C'est ce que Freud a traduit en disant – *après tout ce n'est que le désir du patient*, – histoire de rassurer les confrères. C'est le désir du patient, oui, mais dans sa rencontre avec le désir de l'analyste<sup>5</sup>. » Le transfert est impensable, sinon à prendre son départ dans le sujet supposé savoir, comme phénomène où sont inclus ensemble le sujet et le psychanalyste. Le transfert est lié au désir comme phénomène nodal de l'être humain et à la rencontre qui s'effectue.

Revenons donc au terme d'*analysant*, notamment à travers cette proposition d'octobre 1967, où il irradie. Le dispositif de la passe, que Lacan invente alors, permet de rendre compte de la fin de l'analyse, mais aussi du passage d'*analysant* à *analyste*. Le désir de l'analyste, Lacan ne l'élude pas, il tente tout au long de son enseignement de le cerner, de le nommer, il va jusqu'à créer ce dispositif de la passe avec le ternaire passant-passeur-cartel de la passe, qui se rapproche du modèle du *Witz*, qui lui aussi contient trois temps. Cette proposition de Lacan, « formation de l'analyste », ne correspond à aucun autre modèle de formation. Il s'agit d'un moment de passage autour duquel une attention toute particulière est portée. Ce dispositif se

situé au plus près de l'objet avec lequel le psychanalyste travaille, à savoir l'inconscient structuré comme un langage et un savoir-faire avec *lalangue*. De plus, il interroge de près l'analyste qui ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres... Ce nœud de la formation du psychanalyste ne peut être développé et pris en charge que dans une école, école de la passe, où cette expérience inédite peut se dérouler, s'articuler entre la psychanalyse en intension et celle en extension, et dont découle le produit d'une nomination, ou pas... Cette position est bien loin de ce que peut proposer un style prôné par l'orthodoxie dans laquelle la norme, la doxa, celle de l'opinion vraie, siégerait, un tantinet figée, voire embaumée.

Du côté de Lacan, il y a invention, réinvention de l'expérience analytique, ce qui n'est pas de tout confort, toujours en mouvement, car le sujet supposé savoir ne sait rien. Ce dont il s'agit, « c'est de ce qu'il a à savoir <sup>6</sup> » et qui défile au fil des séances, dans lesquelles les S en chaîne de la seconde ligne n'ont rien à faire avec le S du transfert et du S quelconque de la première ligne.

$$\begin{array}{c} S \longrightarrow S^q \\ \hline s (S^1, S^2, \dots S^n) \end{array}$$

Certes, la passe n'est pas la panacée, et si plus tardivement cette proposition est interrogée, voire désignée comme pouvant provoquer des catastrophes <sup>7</sup>, il semble néanmoins qu'elle permette de se soustraire à la prégnance narcissique, aux identifications imaginaires, ainsi qu'à la ruse compétitive qui sont la marque de la formation selon les rituels de l'IPA. Lacan avait aussi très bien perçu qu'une forme d'organisation des sociétés analytiques qui prendrait l'Église ou l'armée comme modèle, « avec la faveur qu'en reçoivent les identifications imaginaires », viendrait empêcher le but de l'analyse en mettant en avant des processus narcissiques, en faisant obstacle au désêtre « où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel <sup>8</sup> ».

Poursuivons notre lecture : *l'expérience d'une analyse livre à celui que j'appelle l'analysant [...] le sens de ses symptômes. Eh bien, je pose que ces expériences ne sauraient s'additionner. Freud l'a dit avant moi : tout dans une analyse est à recueillir.*

En effet, Freud nous le répète dans ses textes, ses conférences et ses *Cinq psychanalyses*, où il rapporte de façon précise les éléments riches et fourmillants de sa clinique. Dans la 17<sup>e</sup> conférence, il évoque qu'à côté des symptômes individuels, il y a, et cela de manière très fréquente, des

symptômes qui ont un tout autre caractère. On doit les appeler des symptômes typiques de la maladie, ils sont dans tous les cas à peu près pareils. Tous les malades obsessionnels inclinent à répéter, à rythmer certaines besognes et à les isoler des autres <sup>9</sup>... De même, l'hystérique, tout en étant riche en traits individuels, présente en surabondance des symptômes communs, typiques. Certes, les symptômes typiques aident à se repérer dans le diagnostic établi. Il y aurait donc ce qui relève de la dimension du cas, mais aussi de la dimension du type, et ni Lacan ni Freud n'en feront l'économie. C'est même là que se situe cette tension, sans cesse sur le vif, de leurs recherches et de leurs trouvailles. Ils n'en dérogeront pas. Freud rappelle que chaque nouveau cas est à accueillir, non seulement comme si nous ignorions tout de la théorie psychanalytique, mais également en tant qu'il est virtuellement susceptible de remettre en question l'édifice théorique de la psychanalyse.

Ces termes ne sont pas anodins : remettre en question l'édifice renvoie à l'humilité du père de la psychanalyse et fait résonance au sujet supposé savoir de Lacan. En effet, lorsqu'il évoquera cet analyste supposé savoir, qui ne sait rien, mais qui se doit d'être enseigné par les signifiants de la chaîne qui peuvent faire rencontre, il dira qu'il faut pointer ce fait pour y réduire l'insistance que met Freud à nous recommander d'aborder chaque cas nouveau comme si nous n'avions rien acquis de ses premiers déchiffrements. Lacan reprend, à la suite, cette phrase commentée longuement par nos collègues lors des précédentes interventions : *le tonneau est toujours à rouvrir*, le tonneau faisant ici référence au matériel de la cure qui est à recueillir, où tout est à recueillir, tonneau des Danaïdes renvoyant à l'infini des dits, dont l'écoulement ne s'interrompt jamais. Je vous renvoie aux lectures proposées par Marie-José Latour et Françoise Josselin, puis Marc Strauss et David Bernard, concernant la fuite du sens et à la connexion au tonneau des Danaïdes que Lacan propose. Ce dernier ajoute que c'est aussi bien là le cas de la science et il précisera, lors du congrès de La Grande-Motte, que la science est ce qui est authentifiable <sup>10</sup>.

2. Dans la suite de notre lecture, nous relèverons cette phrase : *car la question commence à partir de ceci qu'il y a des types de symptômes, qu'il y a une clinique. Seulement voilà : elle est d'avant le discours analytique, et si celui-ci apporte une lumière, c'est sûr mais pas certain*. Et pour sûr, la clinique date de la psychiatrie allemande dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, puis dès le XIX<sup>e</sup> siècle pour la française. La psychanalyse en a hérité et elle s'enseigne de la clinique psychiatrique classique avec notamment de Clérambault,

dont Lacan d'ailleurs dira qu'il est son maître, Kraepelin, Bleuler et tant d'autres. Certes, elle a encore à s'en enseigner, mais nous pouvons affirmer qu'il y a pourtant un « gap » entre les deux. Lacan ajoute qu'elle apporterait une lumière. De quel ordre serait-elle ? Nous pouvons avancer qu'elle concernerait un style imprégné d'une tout autre essence, qui ne sert pas à alimenter le diagnostic, ou le pronostic, et ne se contente pas de lister les troubles ou symptômes en vue d'établir un diagnostic différentiel. Cette clinique se situerait du côté d'une clinique de la rencontre, d'une clinique de la singularité se spécifiant par le transfert, la conviction de l'inconscient, l'approche du sujet divisé, le nœud du symptôme, sans oublier le désir de l'analyste qui permet à la clinique psychanalytique de se déployer, et enfin l'acte psychanalytique pour ce qui est de trancher. Elle apporterait une lumière donc, car elle s'appuie également sur les trois termes : sexe, savoir, vérité, évoqués par Lacan comme les trois termes des positions subjectives de l'être <sup>11</sup>. Cette division ternaire spécifie la psychanalyse par rapport aux autres approches. Ce ternaire renvoie aussi au ternaire RSI, qui, peu à peu, s'orientera vers une clinique borroméenne, se détournant au fil des années d'un autre ternaire, celui de psychose, névrose et perversion, sans pour autant l'annuler.

Partons un peu plus loin, en 1977, avec l'« Ouverture de la section clinique », bien plus tardive, où de nouveau est appréhendée la clinique psychanalytique, avec cette trouvaille du verbe *cliniquer* : « Qu'est-ce que la clinique psychanalytique. Ce n'est pas compliqué. Elle a une base – c'est ce qu'on dit dans une psychanalyse. [...] Alors, il faut cliniquer. C'est-à-dire se coucher. La clinique est toujours liée au lit – on va voir quelqu'un couché. Et on n'a rien trouvé de mieux que de faire se coucher ceux qui s'offrent à la psychanalyse, dans l'espoir d'en tirer un bienfait, lequel n'est pas couru d'avance [...]. Dans la position couchée, l'homme a l'illusion de dire quelque chose qui soit du dire, c'est-à-dire qui importe dans le réel <sup>12</sup>. » Nous pouvons souligner alors que cette position couchée permet un dire, plus proche d'un réel. Lacan introduit le signifiant « cliniquer » pour appuyer le fait que le psychanalysant, à travers ce dispositif, se situe dans une parole plus vraie, où l'imaginaire, propice dans le face-à-face, est amoindri. Le lit, d'ailleurs, fait référence à l'acte de faire l'amour, mais aussi à ce moment où le sujet éteint la lumière et se retrouve dans le noir, trou du noir, celui de la nuit qui pour certains est interminable, causant insomnies et autres troubles, celui où l'on suspend les affaires du jour, du quotidien. La nuit, on dort, on rêve, on cauchemarde, c'est donc un temps propice à l'ouverture de l'inconscient.

Nous pouvons donc affirmer qu'il y a bien éclairage de la part de la clinique psychanalytique. Pourtant, en y ajoutant une virgule et sa suite, Lacan semble le réfuter en partie : *c'est sûr, mais pas certain*, l'éclat de cette fameuse lumière fléchit. En quoi ne serait-ce pas certain ? Voilà qui nous trouble, nous pouvons dire ici que ce « pas certain » fait référence à la certitude démonstrative de la science. Oui, la psychanalyse ne serait pas une science exacte, mais pas pour autant inexacte... Nous voici devant ce casse-tête avec lequel Freud, puis Lacan se sont débattus : la psychanalyse serait proche du système d'une science et à la fois n'en serait pas une, l'une et l'autre présentant une solidarité et tout à la fois une séparation. De nombreux textes chez Freud font référence au terme science ; prenons « Révision de la science des rêves », au titre on ne peut plus explicite, où apparaît une dizaine de fois le terme science. Freud bâtit les fondations de son travail, d'où probablement cette insistance à les bâtir solidement, de façon scientifique ; il dit d'ailleurs « notre science » à plusieurs reprises, comme un objet d'appartenance du groupe constitué de ses disciples. Parallèlement, Freud critique la position de certains psychiatres et psychothérapeutes qui n'ont rien retenu de l'essentiel de cette science, pouvant aller jusqu'à la détourner et qui, je le cite, « font cuire leurs petits potages sur notre feu sans même se montrer reconnaissants de notre hospitalité <sup>13</sup> ».

Revenons à Lacan, et aux ponts jetés entre science et psychanalyse qui semblent perdre de leur prégnance au fil de son enseignement. Nous trouvons en effet un écart entre ce qu'il écrit en 1966 et plus de dix ans après. Du « sujet sur lequel nous opérons en psychanalyse [qui] ne peut être que le sujet de la science <sup>14</sup> » à la psychanalyse comme « pratique de bavardage », il y a un écart. La simplicité du propos, à la fin de son enseignement, si dense, nous surprend. Il affirme qu'elle n'est pas une science parce que c'est irréfutable. Je le cite : « Le bavardage met la parole au rang de baver ou postillonner, elle la réduit à la sorte d'éclaboussement qui en résulte. Voilà <sup>15</sup>. » Lacan entend ainsi dégalvaniser ses auditeurs et par là même procède à une démarche de réduction. Par là il nous rappelle l'humilité dont doit faire preuve l'analyste, eu égard aux élucubrations qui vont parfois bon train chez les analystes. Alors reprenons cette phrase, *c'est sûr mais pas certain* : elle nous renvoie au fait que la position de l'analyste ne tient pas du maîtrisable, mais d'une position où l'analyste a à s'interroger sur ce que sa pratique a de hasardeux.

À la suite, Lacan ajoute : *nous avons besoin de la certitude parce qu'elle seule peut se transmettre de se démontrer*. Nous voici de nouveau au cœur de cette question : comment transmettre la clinique psychanalytique, comment la démontrer ? Ainsi, nous aurions besoin de la certitude pour ce

faire, la certitude étant l'état d'esprit de qui possède la vérité. En effet, au centre de la clinique psychanalytique se situent les invariants de la clinique, les types cliniques, dont Freud donne les caractéristiques. Ces invariants relèvent de ce que tous les parlêtres ont en commun, que Lacan nommera structure, sans omettre que chaque sujet est singulier. Il y a donc ces deux niveaux qui s'entrecroisent, le commun à tous et le singulier à chacun.

**3.** Nous nous arrêterons donc à ce passage : *les types cliniques relèvent de la structure, voilà qui peut déjà s'écrire quoique non sans flottement*. Avec l'ajout de « quoique non sans flottement », Lacan vient de nouveau réduire ce qu'il semble affirmer, il fait appel à cette méthode de réduction qui vient nuancer son propos. Les types cliniques relèveraient donc de la structure, le terme structure nous renvoyant ici au fait que la clinique psychanalytique n'est ni descriptive ni phénoménologique mais structurale. Dans l'enseignement de Lacan, le concept de structure est vaste et varie en fonction des périodes. L'aphorisme « l'inconscient est structuré comme un langage » est toujours d'actualité, néanmoins Lacan s'est détaché du champ linguistique où la primauté du registre symbolique était de rigueur, où tout langage est un réseau structuré de signifiants ; c'est pourquoi il avait écrit cette primauté SIR. À la date de l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », en 1973, les notions de réel et de jouissance liées au langage et à la *lalangue* sont de mise. Cette nouvelle approche, Lacan la module jusqu'à soutenir que la structure, pour s'y brancher, ne démontre rien sinon qu'elle est du texte même de la jouissance <sup>16</sup>, faisant entrer la ronde des jouissances Autre, phallique et celle de l'inconscient qui ne pense pas, mais jouit sans en vouloir rien savoir. Inconscient dont il dira qu'il est le mystère du réel.

Cette période recouvre aussi d'autres occurrences du terme structure, celle, entre autres, liée à la topologie, notamment dans le texte « L'étourdit », où il y consacre plusieurs pages, affirmant : « La topologie n'est pas faite pour nous guider dans la structure. Cette structure elle l'est – comme rétroaction de l'ordre de chaîne dont consiste le langage <sup>17</sup>. » La référence à la structure renvoie à la structure du langage et de la parole, présentée entre autres dans le graphe du désir, mais la topologie parvient à représenter et mettre en place un autre registre, celui du réel, du hors-sens. Il ajoute que la structure, c'est le réel qui se fait jour dans le langage <sup>18</sup>.

Ici, Lacan fait donc connexion entre réel, structure et topologie, pour pouvoir asseoir sa pensée et insister sur le fait que sa topologie est recueillie en fleur de la mathématique, autrement dit qu'elle s'inscrit d'un

discours le plus vidé de sens, pouvant se passer de métaphore, car étant métonymiquement d'ab-sens. Là encore, insistance à évider le sens pour atteindre ce que Lacan nomme *motérialité*, celle dont jouent Joyce, Queneau, Mallarmé ou Ponge défaisant le sens pour en cerner le vide, le trou, le réel, celui sur lequel on se cogne, celui de l'impossible, ou encore de la mort, d'une marque de la langue qui sera de plus en plus poématique, plus proche d'un poème de Ghérasim Luca, véritable tisseur de mots, que de celle du dictionnaire. Ici les mots sont brisés comme des noix pour en libérer toute leur saveur. Voici un extrait où les mots de Ghérasim prennent corps : « Tu me flore, je te faune, je te peau, je te porte, et te fenêtre, tu m'os, tu m'océan, tu m'audace, tu me météorite, je te clé d'or, je t'extraordinaire, tu me paroxysme, et me paradoxe <sup>19</sup>. »

Lacan intègre également une autre donne concernant la structure lors des séminaires ...*Ou pire* puis *Encore*, qui vont marquer le passage à l'ère borroméenne. Dans le séminaire ...*Ou pire*, il évoque pour la première fois le nœud borroméen, dont il dit qu'il lui a été donné d'une charmante personne avec qui il a dîné, comme bague au doigt. Il se marie avec le nœud, en quelque sorte <sup>20</sup>. Il y revient le 22 octobre 1973, où il développe l'intérêt de l'usage du borroméen pour obtenir le modèle de la formalisation mathématique afin d'écrire les conditions de la jouissance, les résidus de la jouissance <sup>21</sup>, là où la mathématisation seule atteint à un réel qui se situe du côté du fantasme. D'ailleurs, les trois ronds coincent l'objet *a*, et cette schématisation permet d'aborder l'espace en 3D, mais aussi le corps. L'espace ne serait pas intuitif mais mathématisable, il semble faire partie de l'inconscient structuré comme un langage, et s'il compte jusqu'à six, c'est parce qu'il ne peut retrouver le deux que par le trois de révélation <sup>22</sup>.

Cet apport sera majeur pour la clinique psychanalytique. Il aide à nous représenter les types cliniques et leur structure grâce à un support offrant un autre espace de représentation, il permet également une réduction de l'imaginaire et, enfin, une écriture scientifique qui tente de cerner l'impensable, l'in-cernable du non-rapport sexuel. Ainsi, il offre la possibilité de se dégager d'une vue courte, imaginaire, celle dont Lacan dira qu'elle fait adhésivité, qui enferme, pour permettre d'appréhender les types cliniques avec un autre espace, « nespace »...

Revenons à cette phrase : *les types cliniques relèvent de la structure, quoique non sans flottement*. Ici, Lacan rappelle qu'il ne s'agit pas de confondre le nom des types cliniques avec les appellations des pathologies du ternaire névrose-psychose-perversion. Les différencier d'une approche psychopathologique permettrait d'inventer une clinique singulière, atténuant, voire

annulant, la question du normal et du pathologique, bien souvent réductrice. En effet, ce nouvel apport de la structure (mathème, topologie, nœud borroméen) d'où découlera entre autres le sinthome de Joyce, tout comme les références à la maladie de la mentalité, enrichit notre clinique. Lacan souligne qu'il y a une structure pour chaque un, mais que chaque un est aux prises avec sa propre jouissance, son symptôme, sa propre modalité de nouage des trois registres, son objet *a*, son fantasme. C'est en cela qu'il y a du flou, car le fantasme qui vient obturer le réel est propre à chaque un, chaque un fait avec son type de modalité de jouissance toute ou pastoute qu'on retrouve dans les schémas de la sexuation.

4. Enfin, nous finirons par cette proposition de Lacan autour du terme « hystérique » : *les types cliniques relèvent de la structure, ce n'est certain et transmissible que du discours hystérique*. Est certain ce qui est transmissible, c'est-à-dire ce qui peut s'écrire. En cela, le mathème permet de dépasser les divers points de vue cliniques face à l'expérience. Grâce à une écriture, il est possible de faire preuve de la structure, de mettre en place les éléments d'une structure. C'est ce que nous rappelle Lacan avec ses quatre discours. En effet, seule l'hystérie aurait ce privilège parmi les différentes structures ; on n'a pas écrit le discours obsessionnel ou paranoïaque, mais le discours hystérique. Le discours de l'hystérique dépasse le type clinique, il fait lien social et est en connexion avec les trois autres discours. C'est un discours intersubjectif, ce qui se perçoit lors de la production des quatre formules avec les positions des quatre termes radicaux et leurs permutations. Lacan ajoute que ce discours existait <sup>23</sup>, à l'imparfait, donc par le passé, et qu'il existerait de toute façon, que la psychanalyse soit là ou non, ce discours où repose ce malentendu que, dans l'espèce humaine, constitue le rapport sexuel. Il poursuit en disant combien le signifiant n'est pas fait pour le rapport sexuel et que l'industrielle hystérique fabrique comme elle le peut un homme animé par le désir de savoir. On perçoit ici les connexions entre la naissance du discours du maître et celui du discours hystérique. De sa place, l'hystérique, ce qu'elle veut qu'on sache, c'est que le langage dérape sur l'ampleur de ce qu'elle peut ouvrir, comme femme, sur la jouissance.

Grâce à l'écriture du mathème du discours de l'hystérique, on cerne mieux où se situe la division de son symptôme. Bien entendu, ce discours n'est jamais seul et s'inscrit avec les trois autres discours, car ici ces quatre formules décrivent quatre façons de faire avec la jouissance. Grâce aux quatre discours, Lacan a pu concevoir l'hystérie non plus en termes de pathologie mais en termes de lien social. Dans *Encore*, il fait la proposition

suivante : « Je désigne le lien social du terme de discours parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le désigner dès qu'on s'est aperçu que le lien social ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant <sup>24</sup>. »

Il s'agit en effet ici de déterminer, grâce au mathème, une écriture renvoyant à la façon de se positionner dans le langage pour chaque être parlant ; dans les cases sont situées les lettres pour montrer comment les parlêtres sont mus par les discours qu'ils empruntent et qui les situent. Écriture donc d'un dire, et non d'un dit ; le mathème n'est pas une théorie, il est une écriture qui, de par sa composition mathématique, permet qu'il y ait de l'enseignable, du démontrable.

Un autre point à dégager est celui du terme hystérisation, que Lacan propose, et de sa fonction, celle de permettre une analyse, avec le passage *par artifice* au discours de l'hystérique, passage essentiel pour entrer dans une psychanalyse, qui peut mener à rencontrer, lors de cette manœuvre, son plus-de-jouir et ainsi éclairer un savoir sur sa jouissance. C'est de cela que parle Lacan quand il évoque l'hystérisation, qui serait introduction structurelle, par des conditions d'artifice, du discours de l'hystérique <sup>25</sup>. Le jeu du discours hystérique permet de repérer le symptôme, il le pousse au savoir et permet une vérité sur la jouissance. C'est ce qu'on retrouve à travers ce mathème, avec la position des quatre lettres situées respectivement aux places d'agent, de l'Autre, du produit puis de la vérité.

---

\* ↑ Intervention au séminaire École 2022-2023, « Jacques Lacan, "Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits*" » (dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 553-559, à Paris, le 30 mars 2023.

1. ↑ J. Lacan, « Intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris à La Grande-Motte », *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, p. 69-80.

2. ↑ *Ibid.*

3. ↑ J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit. Les passages commentés de ce texte seront ici indiqués en italique.

4. ↑ J. Lacan, « Situation de la psychanalyse en 1956 », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 463.

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 229.

6. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 249. L'algorithme du transfert ici reproduit se trouve à la page 248.

7. [↑](#) J. Lacan, « Intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris à La Grande-Motte », art. cit.
8. [↑](#) J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 254.
9. [↑](#) S. Freud, « XVII<sup>e</sup> Conférence : Le sens des symptômes », dans *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1999, p. 346.
10. [↑](#) J. Lacan, « Intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris à La Grande-Motte », art. cit.
11. [↑](#) J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, séance du 16 juin 1965.
12. [↑](#) J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, Paris, Éd. Lyse, avril 1977, p. 5-14.
13. [↑](#) S. Freud, « Révision de la science du rêve », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1971, p. 11-42.
14. [↑](#) J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, op. cit., p. 858.
15. [↑](#) J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, séance du 15 novembre 1977.
16. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 101.
17. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 483.
18. [↑](#) *Ibid.*, p. 476.
19. [↑](#) G. Luca, « Prendre corps », dans *Héros-limite*, Paris, Gallimard, 2002, p. 288-298.
20. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011. Voir en particulier la leçon du 9 février 1972.
21. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 118.
22. [↑](#) *Ibid.*, p. 122.
23. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 36.
24. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 51.
25. [↑](#) *Ibid.*, p. 21.